

Chapitre premier

de

Bakounine politique, révolution et contre révolution en Europe centrale,

Éditions du Monde libertaire 1991

Chapitre Premier

GENÈSE

DU LIBÉRALISME ALLEMAND

Le politique est envisagé par Bakounine sous l'angle de deux types de déterminations : l'une, « verticale », par l'analyse des phénomènes historiques ; l'autre, « horizontale », par l'analyse des rapports de force à une époque donnée. On pourrait ajouter une troisième détermination, qui constituerait une synthèse : la tentative de déterminer la dynamique de la politique européenne de son temps. Son analyse de la bourgeoisie allemande constitue un élément important de cette réflexion. Sa thèse est la suivante :

- Le libéralisme politique de la bourgeoisie est devenu un mensonge dans tous les pays ;
- Dans le passé il a réellement existé dans tous les pays ;
- Sauf en Allemagne où le libéralisme n'a jamais existé.

« L'aimable chevalier, le vertueux prêtre et l'honnête bourgeois »

La lecture des passages dans lesquels Bakounine traite de la période du Moyen Age fournit une des clés de son analyse de l'échec du libéralisme allemand. C'est en effet à partir de cette époque que se fonde un modèle de rapport entre les classes qui est caractéristique à l'Allemagne, et qui est lié principalement à la situation géopolitique du pays, situé aux marches des pays slaves.

Aux XI^e et XII^e siècles, alors que se produit un extraordinaire essor dans toute l'Europe, l'Allemagne ne « produit » que l'ordre des chevaliers teutoniques et l'ordre des porte-glaives livoniens, qui poussent l'expansion germanique vers le Nord et le Nord-Est. Le processus de germanisation de ces territoires, décrit par Bakounine, est intéressant en ce qu'il montre un premier exemple de subordination des intérêts de la bourgeoisie à l'existence d'une classe nobiliaire. C'est autour des camps retranchés des « civilisateurs armés » que se forment les villes allemandes. Alors, venaient le clergé et les bourgeois.

Bakounine estime que la bourgeoisie a raté au XIII^e siècle une occasion d'asseoir fermement ses positions, mais il explique aussi que les énergies nationales se sont tournées vers l'occupation des terres slaves à l'Est, qui fournissent un débouché à la fois à la noblesse, au clergé et à la bourgeoisie germaniques. Ces énergies, en outre, ont été accaparées par la politique italienne

des empereurs, tournée essentiellement vers l'extérieur. La politique allemande ne s'est pas concentrée sur des problèmes internes tels que la constitution d'un Etat national, comme cela a été l'obsession constante des rois de France.

Les analyses respectives de Bakounine et d'Engels, très proches sur certains points, se complètent souvent. L'incapacité des empereurs germaniques à centraliser le pouvoir est un thème commun. Comme Bakounine, Engels constate que la politique de l'empereur était « plus étrangère et expansionniste qu'allemande et intégrationniste »¹. Engels indique même qu'au XIII^e siècle « l'Allemagne n'eut pas d'empereur du tout ».

Mais au contraire d'Engels, Bakounine ne dit pas expressément que le féodalisme n'a jamais réellement atteint son terme ni qu'il fut au début assez faible, à tel point que les paysans commencèrent à se libérer progressivement du servage jusqu'au XV^e siècle. Ce n'est d'ailleurs pas cet aspect-là qui intéresse le révolutionnaire russe, plus préoccupé de montrer en quoi l'occupation progressive des terres slaves à l'Est a contribué à y renforcer la féodalité, phénomène à propos duquel Engels dit que ce fut là l'obstacle essentiel à l'émancipation des paysans du Sud-Ouest, en même temps que ce fut le prélude à l'extension féodale ultérieure à toute l'Allemagne :

« Ce fut donc l'élément anti-centralisateur de la nation – la noblesse féodale des princes – qui triompha en Allemagne, en utilisant avec succès la violence en vue de la colonisation et de l'expansion, à l'Est et au Sud. Les princes agrandirent leur domaine et leur puissance, en consolidant au fur et à mesure le régime féodal qui n'en finissait plus d'exister...² »

L'importance du processus de colonisation à l'Est (« l'assimilation ou la germanisation des slaves », dit Engels) est donc perçue comme une constante de la politique allemande. Engels insiste sur la divergence d'intérêts entre les principales classes en présence. Il indique que les villes pillent les paysans, que les chevaliers pillent les paysans et oppriment les villes ; mais, au contraire de Bakounine, il ne semble pas saisir la dialectique de ces rapports. Le révolutionnaire russe montre clairement l'association de fait entre la noblesse et la bourgeoisie dans leur oppression commune de la paysannerie, en particulier dans les marches orientales, là où les camps retranchés des « civilisateurs armés », selon l'expression de Bakounine, permettent ensuite aux bourgeois et au clergé de s'installer. Or, c'est ce modèle particulier de rapport : noblesse et bourgeoisie contre paysannerie, qui, selon Bakounine, fournit la clé de l'histoire politique de l'Allemagne.

Cette divergence d'optique entre Bakounine et Engels s'explique sans doute par le fait que ce dernier envisage les choses d'un point de vue interne à la société allemande, alors que Bakounine est plus préoccupé de mettre en relief le phénomène de domination, à l'Est de l'Allemagne, de la noblesse, de la bourgeoisie et du clergé sur la paysannerie d'origine slave.

Engels attribue deux causes à l'échec de la formation de la nation allemande. La première est la divergence trop grande des intérêts entre les classes. De ce qu'en dit Bakounine, il ressort plutôt que la bourgeoisie et la noblesse avaient des intérêts liés, et que par le fait même de l'occupation militaire des terres slaves, la bourgeoisie était dépendante de la noblesse qui lui assurait la sécurité nécessaire au développement commercial. C'est là, dit Bakounine, un trait caractéristique de l'Allemagne jusqu'à nos jours.

La seconde cause indiquée par Engels est le déplacement des routes commerciales internationales, qui a repoussé l'Allemagne dans un coin, ce qui a « brisé la force des bourgeois ». Bakounine, quant à lui, explique plutôt le déclin de la bourgeoisie par son absence de sens politique et par son intérêt exclusif pour le profit à court terme, par son incapacité à développer un projet.

¹ Engels, « Notes historiques sur l'Allemagne », *Ecrits militaires*, L'Herne, p. 93.

² Engels, « Notes historiques sur l'Allemagne », *Ecrits militaires*, L'Herne, p. 94.

Il est intéressant de noter que dans ses notes manuscrites Engels déplore fréquemment l'absence du fait politique et idéologique qui aurait pu constituer l'Etat national – la monarchie centralisatrice : « La puissance de l'empereur, gaspillée à l'étranger » parce que celui-ci « croyait être le successeur de Rome ». Alors que l'Etat est « appelé à de grandes fonctions sociales » et que, lorsqu'il ne peut exercer ses fonctions, « c'est la stagnation sociale », Engels constate qu'en Allemagne « la contribution de l'Etat était fort réduite ». Mais il ne lie pas les deux phénomènes : impuissance de la classe bourgeoise et faible action de l'Etat. Bakounine constate que les villes allemandes du XIII^e siècle « ne pouvaient pas, comme les communes de France, s'appuyer sur la puissance croissante de la centralisation monarchique, le pouvoir des empereurs, qui résidait beaucoup plus dans leurs capacités et dans leur influence personnelles que dans les institutions politiques, et qui par conséquent variait avec le changement des personnes, n'ayant jamais pu se consolider ni prendre corps en Allemagne »³.

D'ailleurs, ajoute Bakounine, les empereurs « passaient les trois quarts de leur temps hors de l'Allemagne »⁴. La bourgeoisie n'a pas pu se développer en puissance sociale suffisamment forte, elle n'a pas pu non plus bénéficier de l'appui naturel de l'Etat monarchique contre la noblesse, comme cela a été le cas dans le modèle français.

Mais le modèle anglais n'a pas non plus été possible, à savoir l'alliance des villes avec l'aristocratie terrienne contre le pouvoir monarchique, car les nobles allemands, « contrairement à l'aristocratie anglaise, dit Bakounine, s'étaient toujours distingués par une absence complète de sens politique »⁵.

Les villes allemandes ne pouvaient donc compter que sur leurs propres forces et sur leur alliance entre elles. Or, la Hanse, dit Bakounine, ne fut jamais qu'une « alliance presque exclusivement commerciale » ; pour qu'elle fût réelle, « il aurait fallu qu'elle prît un caractère et une importance décidément politiques : qu'elle intervînt comme partie reconnue et respectée dans la constitution même et dans toutes les affaires tant intérieures qu'extérieures de l'Empire »⁶.

La bourgeoisie, en somme, n'a pas pu s'ancrer dans le tissu institutionnel de l'Empire. Or, précisément, les circonstances au XIII^e siècle étaient extrêmement favorables, pense Bakounine, divergeant en cela du point de vue d'Engels. La bourgeoisie allemande aurait pu profiter de la dissolution des institutions et du pouvoir pour se constituer en puissance autonome, donner à la Ligue hanséatique « un caractère politique beaucoup plus positif, celui d'une formidable puissance collective réclamant et imposant le respect ».

L'Empire était alors affaibli par la lutte des Guelfes et des Gibelins. La bourgeoisie aurait pu « conquérir son indépendance et établir sa puissance politique déjà au XIII^e siècle ». Mais, pour cela, il aurait fallu que la bourgeoisie hanséatique ait une volonté politique. Au lieu de cela, elle « ne sortit jamais des bornes de la modération et de la sagesse, ne demandant que trois choses : qu'on la laissât paisiblement s'enrichir par son industrie et par son commerce ; qu'on respectât son organisation et sa juridiction intérieure, et qu'on ne lui demandât pas des sacrifices d'argent trop énormes en retour de la protection ou de la tolérance qu'on lui accordait. Quant aux affaires générales de l'Empire, tant intérieures qu'extérieures, la bourgeoisie allemande en laissa le soin exclusif aux “grands messieurs » (den grossen Herren), trop modeste elle-même pour s'en mêler⁷. »

Sur ce point, Engels abonde dans le même sens que Bakounine. « Les bourgeois allemands, dit-il, assoiffés d'argent, trouvaient dans les troubles continuels la source de leur bien-être. N'avaient-ils pas appris qu'il leur était plus profitable de

³ *L'Empire knouto-germanique*, 69.

⁴ *Ibid.*, 70.

⁵ *Ibid.*, 70.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, 71.

pêcher en eaux troubles ? Ils se laissaient exploiter et rudoyer, parce qu'ils pouvaient se venger des aristocrates en usant de méthodes bien dignes d'eux : ils escroquaient leurs oppresseurs⁸. »

Ni Engels ni Bakounine ne donnent jusqu'à présent de raison vraiment convaincante à l'incapacité de la bourgeoisie allemande à constituer des « intérêts développés de classe » (Engels) ou à développer un « caractère décidément politique » (Bakounine). Engels semble penser plutôt à des causes extérieures : le déplacement des routes commerciales aurait « brisé la force des bourgeois », ce qui disculpe ceux-ci de toute responsabilité, alors que Bakounine penche plutôt pour des causes internes : dépendance envers la noblesse, étroitesse de vues. Tous deux soulèvent cependant une question intéressante, celle du sort des régions périphériques de l'Empire.

Engels évoque en effet la désagrégation du territoire de l'Empire qui gagna d'abord la périphérie. Ainsi, la Hollande fut « la seule partie de la Hanse à conserver son importance commerciale mais elle se détacha de l'Allemagne », et finit par « dominer tout le commerce allemand ». La bourgeoisie de la petite Hollande avait développé des intérêts de classe qui la rendaient plus puissante que la bourgeoisie allemande bien plus nombreuse. Bien qu'Engels ne le dise pas, on en déduit que la bourgeoisie hollandaise avait atteint une cohésion politique que n'avait pas la bourgeoisie allemande. Autrement dit, elle a réussi à faire à son échelle ce que Bakounine reproche à la bourgeoisie allemande de n'avoir pas su faire.

En dehors de l'Allemagne, dit Bakounine, dans les autres monarchies protestantes, le peuple a su conserver un sentiment d'indépendance et « maintenir sa liberté et ses droits contre les envahissements de la noblesse et contre ceux de la monarchie »⁹. Anticipant sur Max Weber, il déclare que « les Pays-Bas durent leur naissance politique au protestantisme, qui les tira du néant par la première révolution populaire triomphante en Europe ». Le mouvement protestant « imprima à la jeune nation hollandaise un essor industriel, commercial, artistique et même scientifique et philosophique qui transforma bientôt cette petite Hollande en un pays aussi riche que puissant et qui devint plus tard le refuge de tous les libres penseurs ». On pense à ce que disait Max Weber des Pays-Bas : « La petite et moyenne bourgeoisie, classe en pleine ascension où se recrutaient principalement les entrepreneurs, était ici comme ailleurs composée, pour la plus grande part, de "typiques" représentants à la fois de l'éthique capitaliste et de la religion calviniste »¹⁰.

Partout, dit Bakounine, le protestantisme a produit l'esprit de liberté et d'initiative, « donnant principalement à la classe moyenne et aux corporations ouvrières des villes un essor vigoureux et puissant ». Pourquoi en Allemagne le protestantisme s'accompagne-t-il du despotisme des princes, de l'arrogance des nobles et de la soumission des classes laborieuses¹¹ ? La réponse se trouve peut-être dans les premiers siècles de la formation de la nation allemande.

A la fin du XI^e siècle et au XII^e siècle, dit en effet Bakounine, alors que se développent les libertés municipales en Europe, que naît l'hérésie vaudoise dans le Midi de la France, que se développe en France et en Angleterre la philosophie scolastique considérée par Bakounine comme la « première révolte implicite de la raison contre la foi », l'Allemagne reste immobile.

⁸ Engels, Lettre au rédacteur, *The Northern Star*, 25 octobre 1845. In *Ecrits militaires*, l'Herne, p. 104.

⁹ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 81.

¹⁰ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, p. 67.

¹¹ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 416.

Deux faits cependant sont à noter : la création de l'ordre des Chevaliers teutoniques et de l'ordre des Porte-Glaives livoniens, qui vont pousser l'expansion germanique vers le Nord et le Nord-Est de l'Europe. Le processus de germanisation de ces territoires, tel qu'il est décrit par Bakounine, est intéressant en ce qu'il montre un premier exemple de subordination des intérêts de la bourgeoisie à l'existence d'une classe nobiliaire. Citant l'historien polonais Lelewel, Bakounine écrit : « Afin d'assurer leur pouvoir et leurs conquêtes, les princes établirent parmi les Slaves différents postes militaires commandés par des gardiens des marches ou frontières, appelés comtes des frontières ou margraves. » C'est ainsi que se serait formé au sein des populations slaves le margraviat de Brandebourg, qui fut l'embryon de l'actuel royaume de Prusse. Presque tout ce royaume, selon Bakounine, serait « un vaste ossuaire slave ».

Au Moyen Age, précise le révolutionnaire russe, on ne parlait pas de civilisation, mais de christianisation, ce qui signifiait, pour les Slaves, « pillage, massacre, viol, extermination ou esclavage. C'est ainsi que les Allemands civilisèrent ou convertirent successivement toutes les populations slaves entre l'Elbe et l'Oder »¹².

« Aussitôt qu'un nouveau pays slave venait d'être conquis, les empereurs le divisaient en diocèses et y établissaient des évêques qui obéissaient au primat archevêque résidant toujours au centre de la colonie militaire. Puis, autour des évêques venaient se grouper et s'établir de bons bourgeois de l'Allemagne apportant avec eux, dans ces pays barbares, leur travail et leur industrie respectables, leurs coutumes, leur administration municipale et le culte de l'autorité. De cette manière, de nouvelles villes allemandes se formèrent sur le territoire slave, et autour de ces villes s'élevèrent les châteaux des chefs militaires, convertis en seigneurs féodaux, maîtres de tout le pays cultivé par la portion épargnée de la population slave, désormais attachée à la glèbe¹³. »

Ces bourgeois, arrivés à la suite des militaires, étaient, selon Bakounine, « humbles, serviles, lâchement respectueux vis-à-vis de l'arrogance nobiliaire », mais « excessivement durs et pleins de mépris pour les populations indigènes vaincues »¹⁴.

Bakounine indique donc les bases matérielles de la dépendance de la bourgeoisie allemande envers la caste militaire, celle-ci assurant à la fois la sécurité politique et les débouchés économiques. Le développement, dans les marches de l'Est, de ce que Bakounine appelle la civilisation bourgeoise était lié à une politique d'expansion territoriale et dépendait directement de l'hégémonie de la classe militaire, maîtresse d'œuvre de cette politique. Engels mentionne bien cette politique d'expansion, mais il ne ressort pas de son exposé la dépendance politique de la bourgeoisie. Or, c'est cette dépendance qui va déterminer, selon l'hypothèse de Bakounine, le caractère des rapports de classe particuliers à l'Allemagne, et particulièrement à la Prusse. En effet, la bourgeoisie a, en dessous d'elle, une population indigène, paysanne, vaincue. Au phénomène de l'exploitation économique s'ajoute celui de l'oppression nationale. Parallèlement à l'opposition de classe caractéristique des rapports féodaux (paysans-noblesse) dans lesquels la bourgeoisie se place ici d'emblée du côté des féodaux, il y aurait eu une opposition nationale entre occupants germains et occupés slaves, dont les traditions, notamment en matière de propriété foncière, sont différentes.

La thèse bakouninienne montre une bourgeoisie allemande qui, tout au long de son histoire, sera du côté du pouvoir contre la paysannerie, même lorsque ses intérêts exigeaient l'alliance avec cette classe, comme si elle avait acquis depuis les temps les plus reculés un réflexe conditionné.

¹² *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 418.

¹³ *Ibid.*, VIII, 418.

¹⁴ *Ibid.*, VIII, 82.

Le destin de la Ligue hanséatique s'inscrit assez bien dans le schéma de Bakounine. La Ligue, en effet, était étroitement dépendante des Chevaliers teutoniques, commercialement et politiquement. L'écrasement de ceux-ci par les Polonais fut une des causes du déclin des villes de la Baltique. Mais également, le processus que décrit Bakounine au Nord-Est de l'Allemagne vaut aussi pour le Sud-Est avec l'Autriche. Engels ne dit-il pas d'ailleurs que l'Autriche et le Brandebourg sont des « colonies bavaroise et saxonne en territoire slave » ?

Pour illustrer la dépendance dans laquelle se trouve la bourgeoisie envers la noblesse, Bakounine qualifie la civilisation allemande d'« aristocratico-bourgeoise ». Elle est représentée, sous l'oppression des Chevaliers teutoniques – les « ancêtres des lieutenants-hobereaux actuels de la Prusse » –, par « l'aimable chevalier, le vertueux prêtre et l'honnête bourgeois ».

Que ce soit en Pologne ou en Bohême, il était naturel que la noblesse, la bourgeoisie et le clergé, allemands ou germanisés, fissent cause commune contre la masse paysanne. Cette dernière ne se laissait pas germaniser ni christianiser avec enthousiasme. Les hérésies religieuses qui, du XII^e au XV^e siècle, avaient traversé l'Allemagne sans y trouver d'écho, trouvèrent un terrain propice en Bohême, dont « le peuple asservi, mais non germanisé, maudissait du plein de son cœur et cette servitude et toute la civilisation aristocratico-bourgeoise des Allemands ».

C'est seulement après que les hérésies se furent développées en Bohême qu'elles apparurent de nouveau en Allemagne et s'y implantèrent dans la paysannerie. De terribles révoltes paysannes secouèrent la Bohême et semèrent la terreur chez les Allemands et chez les partisans de l'empereur, dit Bakounine. Les Taborites « battirent toutes les troupes de la Saxe, de la Franconie, de la Bavière, du Rhin et de l'Autriche que l'empereur et le pape envoyèrent en croisade contre eux ; ils nettoyèrent la Moravie et la Silésie et portèrent la terreur de leurs armes dans le cœur même de l'Autriche. »

Les Taborites furent finalement battus par la trahison d'un parti tchèque formé par la coalition de la noblesse indigène et de la bourgeoisie de Prague, « Allemands d'éducation, de position, d'idées et de mœurs ». Ainsi, le modèle allemand, selon l'hypothèse de Bakounine, a encore prévalu...

L'impuissance politique de la bourgeoisie allemande a toujours été pour Bakounine l'objet d'une grande fascination. Les explications qu'il donne ne sauraient se limiter à des causes psychologiques, pourtant tentantes, comme l'esprit de soumission, ou la servilité. Si celles-ci ne sont pas à dédaigner, le révolutionnaire russe s'attache surtout à chercher les causes historiques et sociales des comportements collectifs.

Il est intéressant de noter que dans ses notes manuscrites sur *la Guerre des paysans en Allemagne*, où Engels tente d'expliquer l'impuissance des bourgeois allemands, il fasse une remarque éminemment bakouninienne : « Les idées issues des conditions matérielles prennent ainsi à leur tour une forme matérielle, et agissent sur l'évolution future ¹⁵. »

Bakounine s'efforce constamment de montrer que les grandes évolutions historiques s'expriment par des confrontations et par des alliances politiques. La bourgeoisie allemande a été particulièrement défavorisée, qui n'a pu trouver d'appui ni sur l'Etat contre la noblesse, comme en France, ni sur la noblesse contre l'Etat, comme en Angleterre. Elle n'a pas pu, non plus, comme en Italie, trouver pour sa liberté un « encouragement dans la guerre civile elle-même, qui, en divisant ses oppresseurs, ses exploités (...) diminue nécessairement la puissance malfaisante des uns et des autres. »

On en viendrait presque à plaindre cette classe qui s'est trouvée propulsée dans l'ère industrielle sans jamais avoir pu prendre une initiative historique autonome.

¹⁵ Engels, Notes manuscrites sur l'histoire de l'Allemagne, *Ecrits militaires*, L'Herne, p. 94.

Quel crédit peut-on apporter à l'interprétation que donne Bakounine de l'histoire de la société allemande du Moyen Age ?

La christianisation des territoires germaniques à partir du règne de Charlemagne a largement contribué à consolider la position des Germains au Nord et au Centre de l'Europe. Des expéditions militaires partaient régulièrement vers l'Est pour se procurer des esclaves. F.L. Carsten, dans *Origins of Prussia*¹⁶, décrit la constitution des marches orientales et explique que le Christ apparaissait aux Slaves comme un « teutonicus Deus », une « religion étrangère qui leur était apportée à la pointe de l'épée ». Le rapt d'esclaves prenait en outre le caractère de croisade contre les païens. Ainsi, dit Bakounine, les Slaves « détestaient le christianisme, et avec beaucoup de raison, parce que le christianisme c'était le germanisme »¹⁷.

Cependant, Bakounine se trompe lorsqu'il subordonne systématiquement l'expansion religieuse à l'expansion militaire. Il ne semble pas percevoir l'étroite interdépendance des deux processus, bien que cela ne contredise pas le sens général de son analyse. L'expansion religieuse, en effet, se faisait bien souvent sous une forme militaire, en justification de visées politiques. Ainsi, la fondation de l'évêché de Brandebourg et de Havelberg par le roi Otton I^{er}, en 946-949, était un acte politique consolidant les réclamations territoriales sur la rive droite de l'Elbe. De plus, lorsque l'occupation d'un territoire slave se fait par un ordre de moines soldats, il est difficile de dire laquelle des deux motivations, religieuse ou politique, domine...

La résistance des Slaves prit dès le début la forme d'une opposition à la fois aux Germains et au christianisme. Les Prussiens, qui à l'origine étaient un peuple apparenté aux Litvaniens et aux Latviens, opposèrent une résistance désespérée à la christianisation, que seuls les Chevaliers teutoniques purent réduire après cinquante ans de lutte acharnée et un génocide. Bakounine ne dit rien de l'origine des Chevaliers teutoniques, et il n'en parle jamais que pour mentionner leur rôle dans la germanisation des territoires orientaux de l'Allemagne. Fondé à Jérusalem, l'ordre n'assuma cependant ce rôle que par hasard, après qu'il se fut installé successivement à Acre, à Venise et à Marienbourg. Appelés par le duc Conrad de Massovie qui ne parvenait pas à pacifier les Prussiens, ils se virent offrir des terres et des privilèges ainsi que la souveraineté entière sur tout territoire conquis sur les Prussiens. Aidés de croisés venus de toute l'Europe, ils réduisirent systématiquement les territoires à l'Est de la Vistule inférieure. Un nouvel Etat se constitua ainsi dans le coin Sud-Est de la Baltique, dirigé par une puissante aristocratie ecclésiastique qui prit en 1308 tout Dantzig et sa province, et coupa la Pologne de la mer.

Le nouvel Etat ecclésiastique prussien était bien mieux administré, bien plus avancé que les principautés contemporaines de Pologne et d'Allemagne. Carsten écrit à ce sujet qu'à ce jour « les vastes archives de l'ordre teutonique portent témoignage de ses critères uniformes d'administration, de sa division du travail entre de nombreux fonctionnaires professionnels, de son organisation hautement centralisée, de sa grande richesse et de sa puissance financière. »

Mais si Bakounine ne se trompe pas sur le rôle joué par les Chevaliers teutoniques et par l'ordre des Porte-glaives livoniens, qui leur furent rattachés en 1237, il ne mentionne pas le fait que dans bien des cas, l'aristocratie slave collabora, et trouva avantage à se rattacher à l'Empire germanique, comme ce fut le cas en Poméranie et en Silésie.

De même, si ce que dit Bakounine de l'expansion germanique est dans l'ensemble exact, il n'en mentionne pas toutes les causes. L'accroissement

¹⁶ Oxford University Press.

¹⁷ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 75.

démographique de l'Europe occidentale, en particulier en Allemagne, la réduction du nombre des terres, les catastrophes naturelles jouaient autant que le désir de conquête, le besoin de caser les fils cadets ou encore la fuite des serfs. Un vaste mouvement d'émigration vers l'Est s'est esquissé qui comprenait toutes les classes de la société germanique : nobles, clergé, serviteurs, bourgeois, paysans. La classe militaire jouait un rôle essentiel, du moins dans un premier temps, mais bien vite les tâches économiques prenaient le relais : défrichage, drainage, construction de routes, de ponts...

Carsten indique que les Slaves se sont rapidement accommodés de la domination germanique parce qu'ils en ont profité. Dans les principautés militaires slaves, les considérations militaires n'ont pas joué un grand rôle. « Ce n'est qu'en Prusse qu'elles ont continué de jouer un rôle important dans la colonisation du pays : la résistance des indigènes a continué pendant longtemps. »

Ainsi, bien que le schéma de Bakounine ne soit pas fondamentalement contredit, il doit être nuancé. Le révolutionnaire russe sous-estime en particulier l'importance de l'Eglise dans la colonisation des terres slaves. L'Eglise possédait le tiers des terres du Brandebourg ; les quatre évêchés prussiens « ont reçu des territoires encore plus vastes, probablement à cause du caractère ecclésiastique de l'Etat prussien », dit Carsten.

Les ordres de chevaliers – les moines soldats – ont joué un rôle déterminant dans l'expansion, mais pas aussi exclusif que semble le penser Bakounine. Dans certains cas ils se sont installés après les évêchés, mais ils ont alors réussi à acquérir des possessions colossales. En Poméranie, les nobles allemands sont arrivés relativement tard, après les monastères, et sans conquête ni dépossession des nobles slaves avec lesquels ils ont fini par fusionner.

Les terres les plus orientales de l'Allemagne du temps de Bakounine ne sont donc pas de façon aussi exclusive qu'il ne le dit un « vaste ossuaire slave ». Il reste que l'essentiel du tableau qu'il dresse est dans l'ensemble juste.

L'autre point sur lequel Bakounine s'appuie dans son examen des origines de la société allemande est l'histoire de la Ligue hanséatique. La thèse de Bakounine, rappelons-le, est que la bourgeoisie allemande a manqué de sens politique, qu'elle a raté l'occasion d'affirmer son hégémonie, qu'elle s'est soumise à l'aristocratie militaire contre la paysannerie.

La bourgeoisie hanséatique a grandement profité des progrès de la colonisation vers l'Est, et les villes allemandes ont prospéré jusqu'au XIV^e siècle. Les villes de la Baltique occupaient une position dominante sur la route de Bruges à Novgorod. Plusieurs facteurs ont provoqué le déclin de cette vaste organisation, et dans une large mesure l'absence de sens politique que lui reproche Bakounine est justifié. Certaines causes cependant seraient apparues de toute façon, et l'absence de sens politique se révéla surtout dans l'incapacité de la bourgeoisie hanséatique à s'adapter aux circonstances nouvelles.

Les marchandises circulant entre Bruges et Novgorod devaient être transbordées pour éviter de contourner la presqu'île du Jutland. Cela convenait pour des produits tels que les épices, les fourrures et les tissus, mais pas pour des marchandises volumineuses comme le bois ou le blé, dont la demande croissait en Occident. Aussi trouva-t-on une autre voie autour du Jutland, ce qui défavorisa Lübeck.

Les villes de Prusse avaient, au début, accueilli favorablement le commerce étranger direct qui les émancipait du contrôle de Lübeck. Les marchands anglais, hollandais, vendirent de grandes quantités de biens dans l'intérieur de la Prusse et de la Pologne, mais dès 1401, les marchands hanséatiques de Novgorod se plaignirent qu'on achetât à crédit des marchandises flamandes. Il arrivait en Russie plus de produits que ce que le marché pouvait y absorber. Les marchands, qui devaient payer leurs prêteurs flamands, vendaient au prix le plus bas, voire à perte. La concurrence effrénée entre marchands anglais, hollandais, hanséatiques,

contribua pour une part au déclin de la Hanse, mais un fait politique fut également déterminant : les Chevaliers teutoniques, qui étaient un important partenaire commercial de la Hanse, furent battus par les Polonais à la bataille de Tannenberg ; dès lors, l'ordre déclina et une période de guerres, d'invasions, suivie de la dépopulation, s'ensuivit. La monnaie perdit de la valeur, les crises, l'insécurité affectèrent grandement le commerce et la richesse des villes de la Baltique au XIV^e siècle. Les revenus des nobles et des propriétaires terriens baissèrent, le manque de main d'œuvre dans les campagnes affecta l'agriculture, donc l'approvisionnement des villes. Les concurrents étrangers apparurent à un moment de contraction des marchés. Ils pénétraient à l'intérieur des terres et achetaient le blé directement aux producteurs, et le chargeaient dans des ports qui échappaient au contrôle des villes de la Hanse.

En 1417, Lübeck proposa de ne plus accepter les Hollandais comme bourgeois dans les villes hanséatiques et de réduire leur liberté de commercer. D'autres se plaignirent que les Hollandais, les Zélandais, se rendissent journellement en Livonie et y envoyassent leurs fils étudier les langues orientales. On se plaignait aussi que les Flamands avaient les meilleurs bateaux. Les plaintes des marchands hanséatiques révèlent leur manque de dynamisme, leur incapacité à s'adapter aux circonstances nouvelles : « La Ligue tenta d'exclure les concurrents par des mesures restrictives et protectionnistes, une tâche difficile, même s'il y avait eu une unité complète parmi les villes de la Hanse », dit Carsten.

Des événements indépendants de la volonté des bourgeois de la Baltique ont contribué au déclin de leurs villes : contraction des marchés, crise agraire, concurrence, guerres, brigandage. Mais « last but not least », dit Carsten, ce qui a été déterminant fut la politique protectionniste qu'ils adoptèrent, et que par ailleurs ils ne furent même pas capables d'imposer. Il était naturel que la Hanse tentât de préserver son monopole, de restreindre le commerce à certaines villes, de renforcer les privilèges au profit d'une étroite aristocratie marchande, mais de telles tentatives étaient vouées à l'échec.

On peut citer l'exemple de Nuremberg, à la même époque, qui florissait sous une politique commerciale libérale. Il est étonnant que lorsque les circonstances furent devenues plus favorables, au XVI^e siècle, les villes allemandes de la Baltique se montrèrent incapables de remonter la pente : cela relève des « défauts fondamentaux internes à la Hanse plutôt que des événements extérieurs, comme cause ultime de son déclin ».

« La décadence des villes de l'Est fut un fait d'importance fondamentale dans le cours de l'histoire allemande et européenne. Elle ouvrit la voie à la montée de la noblesse, et elle sépara les événements de l'Est de ceux de l'Ouest : là, la nouvelle montée des villes et des classes moyennes urbaines transforma l'Etat et la société, mais l'Est cessa de participer à ce développement¹⁸. »

Les marchands allemands de la Hanse furent donc incapables, on le voit, de faire face à la concurrence des Hollandais, des Zélandais, des Flamands, plus imaginatifs, mieux équipés, plus dynamiques. L'histoire religieuse de l'Empire germanique, et particulièrement celle de la Réforme, révélera que ces hommes, dynamiques commercialement, feront preuve de la même vigueur dans le domaine politique.

La guerre des paysans

Le destin de l'Allemagne se joue une nouvelle fois au début du XVI^e siècle avec la Réforme religieuse et avec la tragédie qui en brisera tous les effets positifs, la

¹⁸ Carsten *op. cit.*, p. 135.

guerre des paysans de 1525. C'est en effet à partir de cette date que commence selon Bakounine le long sommeil qui s'abattit sur le pays jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle.

Lassalle considérait que la révolte paysanne avait été un mouvement réactionnaire parce que les paysans allemands avaient demandé l'abolition des privilèges des princes et la représentation exclusive aux diètes de la propriété foncière indépendante et libre. A l'opposé, le mouvement des princes, en réclamant un pouvoir échappant à la tutelle de la propriété foncière, aurait représenté un « concept de l'Etat » qui constituait « un progrès de la liberté dans l'évolution historique et par là même un mouvement révolutionnaire »¹⁹.

Bakounine s'en prend violemment à Lassalle pour avoir défendu ce point de vue, mais commet l'erreur de confondre les positions de ce dernier avec celles défendues par Marx et Engels. En les classant tous trois sous l'appellation de « doctrinaires du communisme allemand », il montre qu'il ne connaissait pas la brochure d'Engels, *La Guerre des paysans en Allemagne*, publiée alors qu'il était en prison.

L'argumentation de Lassalle est présentée comme une illustration de la théorie communiste des phases successives de développement historique. « Les doctrinaires du communisme allemand sont tellement convaincus qu'en dehors de cette voie il n'y a point de salut pour les peuples, qu'ils osent dire et imprimer (voyez Lassalle) que ce fut un grand bonheur pour le peuple allemand que le soulèvement des paysans en 1525 ait été comprimé par les efforts réunis de la noblesse et des princes de l'Allemagne, appuyés par l'indifférence, pour ne point dire par l'hostilité de la bourgeoisie des villes, et encouragés par les encycliques du doux Mélanchton et de Luther²⁰. »

Selon Lassalle, ajoute Bakounine, le succès de la révolte aurait « détourné la nation allemande de la ligne normale de son développement économique et par conséquent aussi public, en établissant et en consolidant parmi les paysans de l'Allemagne le principe aristocratique de la propriété individuelle et héréditaire de la terre. » Comme si, ironise le Russe, ce principe ne s'était pas imposé malgré la répression de la révolte.

Ailleurs, Bakounine dit encore :

« Les théoriciens du communisme allemand, Ferdinand Lassalle et bien d'autres encore, poussés par leur antipathie singulière, mais systématique et qui trahit leurs instincts bourgeois, contre tout mouvement révolutionnaire spontané des paysans ou des travailleurs de la terre, ont énoncé cette idée baroque que la défaite des paysans de la Franconie en 1525, par les forces réunies des seigneurs et des princes, qui en firent un terrible massacre, fut, au point de vue du développement rationnel et normal de la liberté et du socialisme, d'un immense avantage pour l'Allemagne parce que les paysans, disent-ils, tendant alors comme aujourd'hui à la propriété individuelle, représentaient et continuent de représenter encore l'élément aristocratique, féodal, terrien ; tandis que les villes, par le développement de leur travail productif, tendant nécessairement à devenir de plus en plus collectif et, par la mobilisation de plus en plus étendue des fortunes privées, tendant tout aussi nécessairement à s'associer en d'immenses capitaux commanditaires de l'industrie et du commerce, représentent inévitablement et toujours davantage l'élément démocratique²¹... »

Les commentaires de Bakounine sur le point de vue de Lassalle constituent littéralement une leçon d'analyse matérialiste de l'histoire. Si on poursuit le raisonnement de Lassalle, dit-il, ce fut un grand malheur que les paysans français aient été émancipés par la Grande Révolution et qu'ils aient pu acquérir les biens

¹⁹ A. Lehning, Bakounine, *Œuvres* VIII, note 153.

²⁰ *L'Empire knouto-germanique*, VIII 464.

²¹ *Ibid.*, 437.

de l'Eglise et de la noblesse émigrée. Certes, il eût été plus heureux si les paysans français avaient pu devenir propriétaires collectifs, et non individuels de la terre ; mais les idées collectivistes étaient alors ignorées, elles ne furent proclamées qu'à la fin de ce grand drame révolutionnaire par Babeuf.

Fallait-il que les paysans français ne s'emparent pas de la terre avant qu'ils aient compris les idées collectivistes ? Fallait-il qu'ils restassent des serfs ou des prolétaires jusque-là ? Quant aux paysans allemands, sont-ils plus sensibles aujourd'hui à la propagande socialiste que les paysans français ?

Bakounine envisage la question de deux points de vue : celui de la stratégie politique et celui de l'évolution historique. Sur le premier point, il montre que l'accession de la paysannerie à la propriété individuelle est une nécessité politique. Si les paysans français ne s'étaient pas emparés de la terre de la noblesse et de l'Eglise, la puissance de l'une et de l'autre serait restée debout, comme c'est le cas encore de la noblesse allemande, « de manière que la révolution socialiste aurait aujourd'hui à combattre, à côté de la puissance malfaisante de la bourgeoisie, encore celle de ces deux anciens corps ». L'accession de la paysannerie à la propriété contribue donc à briser les bases matérielles du pouvoir des classes de l'Ancien régime fondé précisément sur la propriété foncière ; et elle est une garantie du succès de la révolution bourgeoise. En effet, si les paysans français n'avaient pas trouvé « leur liberté et leur intérêt » dans la révolution, ils ne l'auraient pas défendue contre l'Europe entière coalisée contre elle. Si, en conséquence, l'accession à la propriété de la paysannerie est une nécessité politique, elle est aussi, du point de vue de la révolution bourgeoise, une nécessité historique.

Si l'insurrection de 1525 avait triomphé, « les paysans allemands depuis trois siècles et demi auraient été libérés du servage, ils eussent eu maintenant derrière eux plus de trois siècles et demi de propriété individuelle de la terre. Il eût fallu que le peuple allemand soit bien bête, et il est bien loin de l'être, pour que l'une et l'autre n'aient pas eu le temps de développer l'une ses fruits positifs, l'autre ses conséquences négatives »²².

Le triomphe de la révolution des campagnes aurait nécessairement entraîné la révolution des villes d'Allemagne, la puissance des seigneurs féodaux aurait été renversée, et l'opposition entre les villes et les campagnes aurait été, « jusqu'à un certain point, au moins », supprimée.

Les extraits de Bakounine mentionnés sont tirés de deux fragments de *l'Empire knouto-germanique* qui traitent de ce que le révolutionnaire russe appelle le « fatalisme historique », c'est-à-dire les phases successives du développement historique. Mais c'est dans la lettre à *La Liberté* du 18 octobre 1872 que les divergences théoriques avec Marx sont exprimées sur le fond et le plus clairement. Les marxistes, dit en effet Bakounine, ne repoussent pas « d'une manière absolue notre programme. Ils nous reprochent seulement de vouloir hâter, devancer la marche lente de l'histoire, et de méconnaître la loi positive des évolutions successives. »

Cependant, comme toutes les oppositions théoriques de Bakounine envers Marx, celle-ci doit être relativisée. En effet, ce n'est en réalité pas la théorie des évolutions successives que Bakounine conteste, mais le caractère absolu que Marx semble vouloir lui donner. Il est vrai, dit Bakounine, que les historiens qui, jusqu'à présent, ont essayé de tracer le « tableau de la société humaine » se sont toujours inspirés d'un point de vue idéaliste : ils ont négligé le « point de vue anthropologique et économique, qui forme pourtant la base réelle de tout développement humain »²³. Marx a certes développé ce point de vue, dit Bakounine, mais les communistes allemands ne voient dans l'histoire humaine que le reflet nécessaire du développement des faits économiques. « Ce principe, dit-il,

²² *Ibid.*, VIII, 465.

²³ *Ibid.*, VIII, 283.

est profondément vrai lorsqu'on le considère sous son vrai jour, c'est-à-dire d'un point de vue relatif », mais « envisagé et posé d'une manière absolue, comme l'unique fondement et la source première de tous les autres principes », il devient complètement faux ²⁴. » Bakounine reproche à Marx de ne pas tenir compte de « la réaction, pourtant évidente, des institutions politiques, juridiques et religieuses sur la situation économique » ²⁵.

Or, Marx, à la fin de sa vie, confirmera le point de vue bakouninien : en 1881 il reconnaît que la « fatalité historique » du mouvement de la société capitaliste est « expressément restreinte aux pays d'Europe occidentale » ²⁶. De même, un an après la mort de Bakounine, Marx reconnaît que son « esquisse de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale » en étapes successives devait être considérée avec réserve ²⁷. Il s'agit rien moins que d'un alignement (discret il est vrai, et sans conséquence sur le corps de doctrine du marxisme) aux réserves formulées par Bakounine. Et à l'inverse, à y regarder de plus près, l'examen attentif des critiques formulées par Bakounine contre Lassalle révèle qu'il lui reproche ni plus ni moins que de ne pas respecter la loi des évolutions successives, en sautant l'étape que constitue l'accession de la paysannerie à la propriété individuelle, étape qui est une condition de la destruction de l'ordre féodal.

On touche donc là encore une des causes de l'échec de la révolution démocratique en Allemagne. L'échec de la constitution d'institutions politiques fondées sur des classes qui auraient eu accès à la propriété individuelle de la terre, a maintenu dans les campagnes des rapports de type féodal ; la bourgeoisie allemande s'est ainsi trouvée privée du concours de cette masse paysanne indispensable à la réussite de la révolution.

La guerre des paysans se situe à la fois en plein dans le mouvement de la Renaissance et dans celui de la Réforme. Bakounine invite à distinguer entre ces deux mouvements, du moins pour ce qui concerne l'Allemagne. Ils parurent se confondre pendant plusieurs années, de 1517 à 1525, mais ils étaient animés par un esprit tout à fait opposé. Le premier était « profondément humanitaire », le second, fanatiquement religieux. La Renaissance était révolutionnaire par principe, dit Bakounine, alors que la Réforme était forcée de l'être par position. C'est très précisément ainsi qu'est définie la personnalité de Luther. Il est présenté comme un personnage contradictoire, animé d'une saine vigueur et d'un tempérament léonin comme les aime Bakounine ; c'est un révolutionnaire par prédisposition qui ne voulait plier que devant Dieu. Mais comme théologien, il est nécessairement réactionnaire.

Les premiers rugissements de ce « rude et grand Allemand » furent révolutionnaires : ses manifestes contre Rome, ses invectives contre les princes d'Allemagne, sa polémique passionnée contre Henri VIII d'Angleterre ; de 1517 à 1525, « on n'entendit plus que les éclats de tonnerre de cette voix qui semblait appeler le peuple d'Allemagne à une rénovation générale, à la révolution » ²⁸. C'est le doux Mélanchton, le « savant théologien et rien qu'un théologien (...) en réalité son maître et le museleur de cette nature léonine », qui l'enchaîna définitivement à la réaction. Les paysans se soulevèrent aux cris de « guerre aux châteaux, paix aux chaumières ». Ce fut un moment critique pour toute la destinée politique de l'Allemagne : si Luther avait pris la tête du mouvement, si la bourgeoisie des villes

²⁴ Lettre à *La Liberté*, 5 novembre 1872.

²⁵ Dans ses notes manuscrites, Engels fait, en note et presque pudiquement, une remarque éminemment bakouninienne : « Les idées issues des conditions matérielles prennent ainsi à leur tour une forme matérielle, et agissent sur l'évolution future. » (in *Œuvres militaires*, p. 98). Bakounine ne pouvait évidemment pas connaître cette remarque. On peut dire à sa décharge que, manifestement, beaucoup de marxistes ne la connaissent pas non plus...

²⁶ Marx, *Œuvres*, La Pléiade, II, p. 1557, lettre à Vera Zassoulitch, 8 mars 1881.

²⁷ *Ibid.*, p. 1555, réponse à Mikhailovski.

²⁸ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 80.

l'avait appuyé, c'en eût été fait de l'Empire, du despotisme princier et de l'insolence nobiliaire. Mais pour cela, dit Bakounine, il eût fallu que Luther ne fût pas théologien et que les bourgeois des villes d'Allemagne ne fussent pas des bourgeois allemands...

A cette même époque, Thomas Münzer et les anabaptistes de Münster furent les premiers dans l'histoire à proclamer le dogme de l'égalité politique et sociale²⁹. Mais dix ans après l'écrasement de la révolte, fut étouffée la dernière insurrection provoquée en Allemagne par la Réforme : la tentative d'une « organisation mystico-communiste » par les anabaptistes de Münster, dirigée par Jean de Leyde, qui fut, dit Bakounine, supplicié aux acclamations de Luther et Mélanchton.

En 1530, les deux théologiens avaient « posé les scellés sur tout le mouvement ultérieur, même religieux ». Ils avaient présenté à l'empereur et aux princes leur Confession d'Augsbourg qui « pétrifiait d'un seul coup le libre essor des âmes, reniant même cette liberté des consciences individuelles au nom de laquelle cette Réformation s'était faite », imposant comme loi absolue et divine un dogmatisme nouveau, « sous la garde des princes protestants reconnus comme les protecteurs naturels et les chefs du culte religieux ». Il se constitua « une nouvelle Eglise officielle qui, plus absolue même que l'Eglise catholique romaine, aussi servile vis-à-vis du pouvoir temporel que l'Eglise de Byzance, constitua désormais, entre les mains de ces princes protestants, un instrument de despotisme terrible et condamna l'Allemagne tout entière, protestante et par contrecoup catholique aussi, à trois siècles au moins du plus abrutissant esclavage³⁰. »

La tendance des princes à se partager les débris du pouvoir spirituel du pape, et, accessoirement, les biens de l'Eglise, à se constituer en chefs de l'Eglise dans les limites de leurs Etats respectifs est commune à toutes les monarchies protestantes, dit Bakounine : ce fut le cas en Angleterre, en Suède, au Danemark, en Norvège. Mais dans ces pays, le peuple a su maintenir ses droits contre les envahissements de la noblesse et de la monarchie. En Allemagne, le peuple, « si plein de rêves, mais si pauvre de pensées libres et d'action ou d'initiative populaire », a été fondu dans le moule de la soumission au pouvoir. « Il avait fait un rêve de liberté et il se réveilla plus esclave que jamais. Dès lors, l'Allemagne devint le vrai centre de la réaction en Europe. »

L'intention de Bakounine n'est évidemment pas de faire un travail d'historien de la guerre des paysans, mais de mettre en relief le mécanisme par lequel l'écrasement de la révolte, l'absence de lien entre le mouvement paysan et la bourgeoisie, le ralliement de cette dernière aux princes contre la paysannerie, permirent la mise en place d'un système politique et d'un type de rapport entre les classes dont l'Allemagne des années 1870 est encore l'héritière. Ce sont les événements de 1525 qui ont forgé l'Allemagne d'aujourd'hui, dit-il en substance : la conséquence de la défaite de la révolte est la constitution d'une administration bureaucratique : l'idée est intéressante car c'est sans doute le premier exemple d'un théoricien du mouvement ouvrier qui attribue la constitution d'une bureaucratie d'Etat à la défaite d'une révolte populaire, à l'écrasement de la révolte paysanne de 1525, lors de laquelle les paysans, « abandonnés et trahis par les bourgeois des villes », furent massacrés par les nobles et les princes allemands. « Ce fut précisément alors que commença à se développer dans toute son étrange splendeur en Allemagne la puissance croissante et soi-disant progressiste et révolutionnaire de l'Etat militaire, bureaucratique et tranquillement despotique³¹. »

Alors que la bourgeoisie allemande avait été capable d'un grand dynamisme, le mouvement économique, industriel et commercial se ralentit considérablement. La

²⁹ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 387.

³⁰ *Ibid.*, VIII 80-81.

³¹ III, 208.

double révolution qui marqua la transition du Moyen Age à l'âge moderne, à savoir : 1. la révolution économique, « qui, sur les ruines de la propriété féodale, devait fonder la nouvelle puissance du capital » ; 2. la révolution religieuse « qui avait réveillé la vie politique dans tous les autres pays » ; cette double révolution aboutit en Allemagne à l'appauvrissement et à l'engourdissement matériel ainsi qu'à la prostration intellectuelle et morale.

L'écrasement de la révolte paysanne de 1525 avait affaibli les énergies populaires ; la Réforme avait abouti non pas à l'émancipation de l'esprit mais à l'assujettissement de la religion au pouvoir des princes. « A cette époque, dit Bakounine, en Allemagne, les mots "patrie", "nation", étaient complètement ignorés. Il n'y avait que l'Etat, ou plutôt une infinité d'Etats grands, moyens, petits et très petits (...). Pour le sujet, et à plus forte raison pour le fonctionnaire, l'Allemagne n'existait pas : il ne connaissait que l'Etat, grand, moyen ou petit qu'il servait et qui se résumait pour lui à la personne du prince »³². En quelque sorte, le sentiment d'appartenir à l'Etat était un substitut au sentiment national qui n'a pas de terrain pour s'exprimer. La multiplicité des Etats entraîne la multiplication de cette classe de fonctionnaires chargée de gérer le plus rationnellement possible les affaires du souverain :

« Toute la science du bureaucrate consistait en ceci : maintenir l'ordre public et l'obéissance des sujets, et leur soutirer autant d'argent que possible pour le trésor du souverain, sans les ruiner complètement et sans les pousser par le désespoir à la révolte³³. »

L'absence d'Etat, d'Etat national, provoqua une hypertrophie de l'idée de l'Etat. On peut imaginer, dit Bakounine, quel dut être l'esprit de ces honnêtes philistins de la bureaucratie allemande qui, ne reconnaissant après Dieu, d'autre objet de culte que cette horrible abstraction de l'Etat personnifiée dans le prince, lui immolait consciencieusement tout : « Brutus nouveau en bonnet de coton et sa pipe pendante à la bouche, chaque fonctionnaire allemand était capable de sacrifier ses propres enfants à ce qu'il appelait, lui, la raison, la justice et le droit suprême de l'Etat³⁴. » La bureaucratie devint en Allemagne une science enseignée dans les universités : « Cette science pourrait être appelée la théologie moderne, la théologie du culte de l'Etat³⁵. »

Il est intéressant également de noter que Bakounine attribue à la bureaucratie un caractère sacerdotal. Lorsque le pouvoir politique et le pouvoir idéologique se confondent, lorsque le souverain détient en même temps le rôle de chef de l'Eglise (« le souverain prend la place du bon Dieu... »), les bureaucrates deviennent les prêtres de l'Etat et le peuple est « la victime toujours sacrifiée sur l'autel de l'Etat³⁶. »

Bakounine fait d'ailleurs remarquer que la « science du service des Etats », la science politique, est constituée de deux disciplines principales : la bureaucratie et la diplomatie. La première est née en Allemagne, la seconde en Italie sous l'inspiration de Machiavel. Toutes deux se sont constituées dans des nations politiquement morcelées en réponse à des nécessités spécifiques.

Bakounine, nous l'avons dit, ne connaissait pas *La Guerre des paysans en Allemagne*, publié en 1850 alors qu'il était en prison. Le petit livre fut d'ailleurs

³² Bakounine, *Ecrit contre Marx*, Œuvres, III, 211.

³³ *Ibid.*, 211.

³⁴ *Ibid.*, 211.

³⁵ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 82.

³⁶ Bien qu'il se défende de prendre à son compte la théorie des « phases successives » des formes de production, Bakounine y fait référence à plusieurs reprises, mais n'adopte pas le schéma marxien. Ainsi, le clergé du Moyen Age jusque vers le XI^e siècle est-il considéré comme une classe dominante, propriétaire du capital (foncier) à titre oligarchique, se reproduisant par le recrutement dans les élites de la société, soudée par une idéologie totalisante.

très peu diffusé et ne rencontra aucun écho dans la presse. Il existe entre les points de vue des deux hommes beaucoup de correspondances, mais évidemment les conclusions auxquelles ils parviennent sont différentes.

Tous deux reconnaissent le rôle des prédications de Luther dans le déclenchement de l'insurrection. Il est frappant qu'ils ont tous deux à l'esprit la révolution de 1848 lorsqu'ils évoquent la guerre de paysans. Les dernières lignes de Bakounine dans le chapitre qu'il consacre à l'histoire du libéralisme allemand³⁷ rejoignent les premières lignes du livre d'Engels. Bakounine dit en effet que depuis qu'il existe une nation germanique, jusqu'en 1848, seuls les paysans ont prouvé qu'ils étaient capables de se révolter contre l'oppression. Engels quant à lui, dès le début de son livre, cherche à démontrer que « le peuple allemand a, lui aussi, des traditions révolutionnaires ». Mais le seul exemple qu'il puisse donner est celui d'une insurrection paysanne. Au lendemain de l'échec de la révolution de 1848, Engels est motivé surtout par le besoin de rappeler que l'Allemagne a eu elle aussi de rudes et vigoureux lutteurs, et que les adversaires de 1525 sont restés en grande partie ceux de 1848. Les analyses de Bakounine et d'Engels sur Luther et Mélanchton sont les mêmes. Pour le Russe, Luther est un « grand Allemand », un tempérament révolutionnaire, mais malheureusement aussi un théologien. Le « doux Mélanchton », lui, était un « savant théologien, et rien qu'un théologien ». C'est Mélanchton qui entraîna Luther vers la réaction, il fut le « maître de cette nature léonine ». Engels, quant à lui, dit de Mélanchton qu'il était un « modèle du casanier maladif, de philistin ».

Selon Engels, Luther avait tout d'abord attaqué en 1517 les dogmes et la constitution de l'Eglise catholique, mais son opposition « n'excluait aucune tendance plus radicale ». Sa « forte nature paysanne » se manifesta au cours de cette période de la manière la plus impétueuse. Bakounine et Engels s'accordent pour penser que le peuple allemand se mit en mouvement à la suite des prédications de Luther, mais qu'à partir de là, les tendances de la société allemande se séparèrent et que Luther trahit le mouvement qu'il avait lancé et rallia le camp de la réaction. D'une façon générale, les réflexions de Bakounine sur la société allemande montrent comme une constante que les chefs des mouvements de révolte ou d'opposition finissent par se rallier au pouvoir, comme apeurés par la dynamique qu'ils ont contribué à lancer.

Le radicalisme initial de Luther, suivi de la modération la plus plate, est comparé par Bakounine et Engels au comportement des libéraux allemands de 1848. Tous deux soulignent également que l'abandon du mouvement paysan par les bourgeois conduisit ceux-ci à se mettre de façon accrue sous la domination des princes.

De Thomas Münzer, Engels déclare qu'il « dépassait de beaucoup les idées et les revendications immédiates des paysans et des plébéiens ». Selon Bakounine, Münzer et les anabaptistes furent les premiers à proclamer le dogme de l'égalité politique et sociale ; ils partagent avec Babeuf le mérite d'être parmi ces hommes qui anticipent sur les idées de l'avenir, « comme on annonce quelquefois au théâtre la pièce du lendemain »³⁸.

Cependant, l'intérêt du livre d'Engels pour notre propos ne réside pas tant dans les analogies qui peuvent exister entre ses thèses et celles de Bakounine, que dans la vision de la révolution de 1848 contenue dans l'analyse de la révolte de 1525 et dans le rôle qui est attribué à la paysannerie.

Dans *l'Idéologie allemande*, Marx écrit que « les grandes révoltes du Moyen Age partirent toutes des campagnes mais leur échec fut total : vivant dispersés, les paysans étaient demeurés incultes ». Cette « petite phrase », à y regarder de plus près, contient plus qu'il n'y paraît. En même temps qu'elle exclut définitivement la paysannerie comme acteur positif de la révolution, elle définit les conditions d'une

³⁷ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 67-82.

³⁸ *Ibid.*, 465.

révolution sociale : concentration et culture de la classe révolutionnaire. Or, la centralisation de l'Etat et la concentration du capital, d'une part, et la possession, par la classe ouvrière allemande, de l'héritage philosophique de la nation, constituent les deux titres qui légitiment le rôle de phare joué par la classe ouvrière allemande en Europe.

Or, Engels, curieusement, s'efforce de montrer dans *La Guerre des paysans* que la dispersion n'a pas empêché la paysannerie de s'organiser efficacement, et que cette dernière était loin d'être inculte, si on entend par là qu'elle maîtrisait, relativement à l'époque, un savoir qui contribuait à créer une unité de pensée et d'intérêts et qui assurait sa cohésion idéologique et pratique. De plus, elle avait en la personne de Münzer et de ses disciples une véritable avant-garde qui développait une orientation révolutionnaire cohérente. L'échec du mouvement paysan fut peut-être dû à sa dispersion, mais ce ne fut certainement pas la cause principale, et cet échec ne tient pas tant à la nature paysanne de la révolte qu'à un ensemble de facteurs beaucoup plus complexe, parmi lesquels la trahison de la bourgeoisie urbaine vient en bonne place.

Dans l'historique des prodromes de l'insurrection, Engels raconte avec un plaisir manifeste le travail de ces prédicateurs qui ont insufflé aux masses paysannes, à travers l'interprétation de la Bible, le sentiment de leur droit, qui est, selon Bakounine, la première condition d'une révolution. Il s'émerveille de la réceptivité des masses devant ces prédications et de l'accueil qu'elles y firent : ici, une assemblée de 40 000 personnes, là, une armée de 16 000 paysans faisant le siège d'un château.

La ténacité de ces hommes qui reconstruisirent leur organisation secrète chaque fois qu'elle était démantelée est également mise en valeur. Les chefs, dispersés par la répression, reviennent peu après recommencer leur travail d'organisation. Les prédicateurs voyagent de province en province, échappant à la répression grâce au soutien de la population qui les cachent. Ainsi, la dispersion apparaît comme une condition de la réussite de l'extension du mouvement. Les révolutionnaires paysans trouvent partout un soutien :

« On ne peut qu'admirer la ténacité et la constance avec lesquelles les paysans de l'Allemagne du Sud conspirèrent pendant près de trente ans, à partir de 1453, surmontèrent toutes les difficultés provenant de leur état de dispersion et s'opposèrent à la constitution d'une vaste organisation centralisée, et, après de nombreux démantèlements, défaites et exécutions de leurs chefs, renouèrent chaque fois les fils de la conspiration, jusqu'au jour de l'insurrection générale. »

Le mouvement paysan hongrois, que décrit Engels, constitue une démonstration de leur capacité à l'action concertée, et même de leur capacité politique. Après s'être emparés de la ville de Csanad, ils proclamèrent la république, l'abolition de la noblesse, l'égalité de tous et la souveraineté du peuple – programme qui, traditionnellement, dans la vision marxiste de l'histoire, revient à la bourgeoisie, et qui va en l'occurrence bien au-delà des revendications de la bourgeoisie allemande de 1848.

Après une des nombreuses vagues de répression et d'arrestations qui frappèrent le mouvement paysan, apparut un chef de valeur, Joss Fritz, dont Engels loue l'habileté, le talent diplomatique et l'inlassable persévérance. « Conspirateur modèle », il réussit à impliquer un nombre incroyable de gens appartenant aux catégories sociales les plus diverses », s'émerveille Engels. « Il semble à peu près certain qu'il organisa même plusieurs degrés, plus ou moins séparés, dans la conspiration. Tous les éléments utilisables furent employés avec une prudence et une habileté extraordinaires. »

Engels fait également remarquer que les chemineaux et les mendiants furent employés, que Joss Fritz était en rapport avec les rois des mendiants et tenait par leur intermédiaire toute la nombreuse population des vagabonds : « Ces rois des mendiants jouent un rôle considérable dans sa conspiration. » Lorsqu'il écrivit une

préface à son livre presque trente ans plus tard, Engels eut soin cependant de préciser que le lumpenprolétariat est le pire allié du mouvement ouvrier et que « tout chef ouvrier qui emploie ces vagabonds comme gardes du corps, ou qui s'appuie sur eux, prouve déjà par là qu'il n'est qu'un traître au mouvement ». Nous voilà prévenus...

L'inculture des paysans, évoquée par Marx, n'est pas un argument probant. Il faut entendre inculture au sens politique : quel était leur degré de réflexion sur la société de leur temps ? Engels en effet s'efforce de montrer que les hérésies religieuses qui ont parcouru l'Allemagne constituaient, sous un vêtement religieux, la forme idéologique de l'opposition à la féodalité, et que les revendications formulées révélaient une conscience politique développée relativement à l'époque. Engels indique même que l'hérésie des paysans allait alors « infiniment plus loin » que celle des villes : « de l'égalité des enfants de Dieu, elle faisait découler l'égalité civile, et même en partie déjà l'égalité des fortunes. » L'hérésie paysanne-plébéienne se transforma au XIV^e et au XVI^e siècle en un « point de vue de parti nettement distinct, et apparaît habituellement de façon tout à fait indépendante à côté de l'hérésie bourgeoise. » La capacité d'une classe à se constituer théoriquement et organisationnellement de façon autonome est précisément un critère de sa maturité politique. Engels cite l'exemple des Taborites de Bohême, que Bakounine mentionne tout particulièrement aussi, chez qui la « la tendance républicaine apparaissait déjà sous les enjolivures théocratiques ».

Thomas Münzer est le personnage le plus intéressant de cette période en ce qu'il préfigure dans sa prédication les revendications du prolétariat. Il est significatif cependant que si Bakounine évoque souvent Münzer il ne s'attarde pas sur lui, alors que le contenu de sa doctrine pourrait constituer une confirmation de son propos sur la paysannerie allemande. En fait, il est persuadé que toutes les hérésies ont traversé l'Allemagne sans y trouver d'écho : les Vaudois, les Fraticelli, Wicleff. Il ne nie pas que l'Allemagne ait eu son lot d'hérésies, mais, selon lui, le peuple tchèque a devancé d'un siècle le peuple allemand : Jean de Huss, Jérôme de Prague ainsi que les terribles Taborites témoignent de cette antériorité chronologique³⁹.

Formulées à des moments différents, les réflexions de Bakounine et d'Engels dénotent la même préoccupation de montrer le parallèle entre la révolte de 1525 et la situation de l'Allemagne en 1848-1849. Ces réflexions sont en quelque sorte le positif et le négatif du même film. Bakounine montre que la bourgeoisie allemande a raté une chance historique en 1525 et qu'elle a refait la même erreur en 1848. Engels s'efforce de montrer que la révolte paysanne de 1525 a constitué un précédent révolutionnaire dont la bourgeoisie allemande aurait pu s'inspirer.

Emile Bottigelli attribue aux difficultés au sein de la Ligue des communistes les raisons pour lesquelles Marx et Engels ne se sont pas intéressés outre mesure à l'accueil que *La Guerre des paysans* pouvait rencontrer. Ce désintérêt peut aussi venir de ce que l'échec de la révolution de 1848 ne justifiait plus qu'on fasse référence à ce modèle de révolution paysanne.

Bakounine répète que la constitution de l'unité étatique ne peut se faire que sur les ruines du mouvement populaire. Selon lui, la revendication, par le prolétariat, d'un Etat national centralisé est suicidaire, car elle freine le réveil de l'initiative populaire et le développement intellectuel, moral et même matériel des peuples. Or, lorsque la pensée des masses se réveille sur un point, elle s'étend nécessairement sur tous les autres. L'intelligence du peuple « rompt son immobilité séculaire et, sortant des limites d'une foi machinale, brisant le joug des représentations ou des notions traditionnelles et pétrifiées qui lui avaient tenu lieu de toute pensée, elle soumet à une critique sévère, passionnée, dirigée par son bon sens et par son

³⁹ Cf. *L'Empire knouto-germanique*, VIII 75-78.

honnête conscience, qui valent souvent mieux que la science, toutes ses idoles d'hier⁴⁰. »

En d'autres termes, les périodes d'instabilité politique sont un accélérateur du développement de la conscience politique des masses. La bourgeoisie italienne n'a-t-elle pas profité au Moyen Age de l'instabilité politique pour se développer en puissance politique ? Il est vrai, cependant, précise Bakounine, que cette émancipation a cessé avec les causes qui l'ont rendue possible, lorsque la lutte entre l'empereur et le pape cessa ; de même, en France, la soumission graduelle de la noblesse à la monarchie s'accompagna d'une perte simultanée des privilèges de la bourgeoisie. Il reste qu'entre-temps l'une et l'autre ont profité de plusieurs siècles d'expansion.

En Allemagne, il faudra attendre 1832 et 1848 pour qu'apparaissent des signes d'une exigence de liberté. Cette démonstration viendra encore une fois de la paysannerie, et encore une fois la bourgeoisie se subordonnera à la noblesse pour l'écraser.

La Réforme

La physionomie de l'Allemagne contemporaine ne serait pas ce qu'elle est sans la Réforme. Le protestantisme s'est caractérisé, à peu d'exceptions près, là où il s'est implanté, par le développement de la liberté politique. Les premières sectes protestantes, s'appuyant sur la Bible elle-même, proclamèrent le dogme de l'égalité politique et sociale. Certes, dit Bakounine, ce dogme fut placé sous l'égide du bon Dieu, protecteur naturel des inégalités économiques et sociales, aussi son application ne fut-elle jamais réalisée.

Bakounine constate également que l'extension du protestantisme coïncide presque partout avec l'essor industriel, commercial, politique ; a contrario, les persécutions exercées contre les protestants français « eurent pour conséquence immédiate la décadence de l'industrie en France »⁴¹. Après un long exposé sur le développement de la Réforme en Europe⁴², Bakounine constate que les deux seuls pays où régna la stagnation et « l'asservissement volontaire de l'esprit » furent l'Espagne, où la Réforme ne prit jamais pied, et l'Allemagne.

Parallèlement au mouvement d'expansion de la société germanique vers l'extérieur, avec l'orientation de l'Empire vers la politique italienne et vers l'expansion territoriale au détriment des terres slaves, il y a un processus de fragmentation interne. Le texte de Bakounine intitulé « L'étatisme et le libéralisme allemand »⁴³ montre le processus de détachement de ces fractions de l'Empire qui veulent développer la liberté politique et l'initiative économique. Engels avait noté lui aussi ce phénomène de « désagrégation du territoire allemand » qui aboutit à priver l'Allemagne de ses « territoires périphériques ». Il y aurait donc un double mouvement : à l'Est et au Sud-Est se constituent des unités politiques qui s'appuient sur des conquêtes militaires : le Brandebourg avec la Prusse conquise aux Slaves ; l'Autriche avec la Bohême conquise aux Slaves et avec la Hongrie conquise aux Magyars.

A l'Ouest et au Nord-Ouest, le développement économique détache de l'Empire les morceaux les plus dynamiques : la Hollande, les Flandres, la Suisse, ce que Bakounine exprime en disant que « les pays qui n'ont pas voulu partager l'esclavage traditionnel des Allemands, s'en sont séparés »⁴⁴. Il rappelle que ce ne fut pas la conquête étrangère, « mais un grand principe moderne qui a arraché ces

⁴⁰ *Ibid.*, 67.

⁴¹ *Ibid.*, 389.

⁴² *Ibid.*, 383-393.

⁴³ *Ibid.*, 383-415.

⁴⁴ *Ibid.*, 396.

pays à l'unité politique de l'Allemagne et qui les en tient encore éloignés : c'est le principe de la liberté. » Au XIV^e siècle, les villes allemandes de la Suisse se révoltent et fondent une confédération de républiques indépendantes. Entre le XIV^e et le XV^e siècle se produit une séparation de plus en plus prononcée entre les villes des Pays-Bas et celles de l'Allemagne, « malgré la solidarité des intérêts que l'institution de la Hanse avait établie entre elles au siècle XIII^e ». Au début du XVI^e siècle, deux villes rhénanes, Schaffhouse et Bâle, se séparent de l'Empire et rejoignent la confédération helvétique. Au XVI^e siècle encore se consomme définitivement la séparation de la Hollande :

« De sorte que, l'histoire en main, on peut prouver que les frontières de l'Empire germanique se déterminèrent successivement par la naissance de la liberté dans différents pays, et qu'à mesure que la liberté s'étendait davantage, cet empire, l'objet des rêves patriotiques des Allemands, se rétrécissait⁴⁵. »

Bakounine verse-t-il dans l'idéalisme en attribuant à la volonté de liberté la cause des évolutions historiques, sans mentionner les bases matérielles de ces évolutions ? Mettant en opposition l'Allemagne proprement dite avec les zones périphériques de l'Empire qui se détachent à l'Ouest, il constate que « Le développement des intérêts matériels qui, dans tout autre pays, aurait nécessairement amené et provoqué un nouveau développement intellectuel et politique, pendant près de deux siècles ne produisit presque rien en Allemagne »⁴⁶.

En périphérie de l'Empire, les Pays-Bas « doivent leur naissance au protestantisme, qui les tira du néant par la première révolution populaire triomphante en Europe »⁴⁷. Partout le protestantisme a produit « l'esprit de liberté et d'initiative spontanée », donnant à la classe moyenne et aux corporations ouvrières des villes un essor vigoureux et puissant, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Angleterre, « et même en France malgré que le protestantisme ait fini par y être vaincu ». Pourquoi donc en Allemagne, où il a complètement triomphé, n'a-t-il produit pendant « deux siècles mortels que le despotisme à la fois brutal et stupide de ses princes, l'arrogance aussi insolente pour l'en-bas que servile vis-à-vis de l'en-haut de sa noblesse crassement ignorante, et la soumission résignée et abjecte de ses classes laborieuses »⁴⁸ ?

Le protestantisme a fourni la base idéologique sur laquelle s'est fondé le développement politique et idéologique des Pays-Bas. Le caractère particulier de la Réforme en Allemagne ne s'explique sans doute que par l'examen de la « réaction, pourtant évidente, des institutions politiques, juridiques et religieuses sur la situation économique » que Bakounine préconise comme méthode en histoire. C'est d'ailleurs le point de vue auquel se place également Max Weber, qui entend « faire comprendre de quelle façon les "idées" deviennent des forces historiques efficaces »⁴⁹.

La Confession d'Augsbourg, présentée par Luther et Mélanchton à l'empereur et aux princes d'Allemagne, avait « posé les scellés sur tout mouvement ultérieur dans le pays. Elle pétrifiait le libre essor des âmes, reniant même cette liberté des conscience individuelles au nom de laquelle la Réformation s'était faite, leur imposant comme une loi absolue et divine un dogmatisme nouveau, sous la garde de princes protestants reconnus comme les protecteurs naturels et les chefs du culte religieux ». Il se constitue ainsi une église nouvelle plus absolue que l'église catholique, qui devient, aux mains des princes protestants, un « instrument de despotisme terrible ».

⁴⁵ *Ibid.*, 397.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 416.

⁴⁸ *Ibid.*, 416.

⁴⁹ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, p. 106.

Le protestantisme allemand est ainsi constamment caractérisé par la négation dans les faits, de la liberté de conscience, par la soumission de l'Eglise au pouvoir politique, et par l'acceptation passive de tout statu quo politique et social, par ce que Bakounine appelle la « propagation systématique de la doctrine de l'esclavage », et que Max Weber définit comme la doctrine qui « identifie l'obéissance inconditionnée à Dieu et la soumission inconditionnée à la situation donnée ⁵⁰ ».

Si Bakounine constate chez les calvinistes des Pays-Bas et d'Angleterre une « prosternation d'esclaves » devant Dieu, ils ont cependant une « fierté révolutionnaire et virile en face des hommes » ⁵¹ qui ne prédispose pas à l'acceptation de l'oppression politique. Ainsi, les huguenots français du XVI^e siècle avaient-ils compris que « le renversement du pouvoir temporel de la royauté devait être la conséquence nécessaire de l'abolition du pouvoir spirituel de l'Eglise » ⁵².

Conclusion à laquelle les luthériens étaient loin de souscrire.

Le révolutionnaire russe a l'intuition d'un phénomène qui pourrait expliquer la différence entre les destinées politiques de l'Allemagne et des autres nations converties au protestantisme, mais il ne la formule pas explicitement. Il indique par exemple en quoi l'action de Zwingli, opposé aux thèses de Mélanchton au concile de Strasbourg, a épargné à la Suisse l'introduction de ce qu'il appelle la « constitution de l'esclavage » qui, au nom de Dieu, « consacrait le pouvoir absolu des princes », c'est-à-dire la soumission de l'Eglise au pouvoir politique. Max Weber évoque également les rapports de Luther et de Zwingli, animé d'un « esprit différent », et qui se continuèrent dans les rapports de ses successeurs spirituels avec le calvinisme.

« La Réforme demeure inconcevable sans l'évolution religieuse de Luther ; elle a été pour longtemps marquée par la personnalité de ce dernier. Toutefois son oeuvre n'aurait pas duré extérieurement sans les calvinistes. ⁵³ »

De fait, Weber dit que c'est à partir des « créations de Calvin », et non du luthérianisme, qu'il fait l'étude de l'éthique du protestantisme, que c'est le calvinisme qui est « la foi au nom de laquelle au XVI^e et au XVII^e siècle ont été menées de grandes luttes politiques et culturelles dans les pays capitalistes avancés : Pays-Bas, Angleterre, France. » Or, les régions de l'Empire allemand qui se sont détachées du corps principal pour développer une économie capitaliste dans le cadre d'une unité politique autonome présentent toutes le point commun d'être protestantes, certes, mais *pas* luthériennes : elles ont en outre toutes développé une idéologie fondée sur la non-ingérence du politique sur le religieux, au contraire de l'Allemagne où la religion est totalement sous le contrôle des princes.

Bakounine rappelle d'ailleurs que tout ministre luthérien, en Prusse, doit signer, avant d'entrer en fonctions, une déclaration qui « égale en servilité les obligations qui sont imposées au clergé russe » ⁵⁴. Les ministres luthériens de Prusse faisaient le serment d'être soumis à leur seigneur le roi, d'inculquer l'obéissance à leurs ouailles, de dénoncer au gouvernement toute entreprise contraire aux intérêts du souverain, ce qui reflète des rapports entre Eglise et Etat qui ne sont pas particulièrement favorables à la liberté de conscience...

Les calvinistes quant à eux, considéraient comme insupportable la moindre ingérence de l'Etat dans le domaine politique. L'octroi des charges ecclésiastiques par l'Etat était une injure à Dieu. Weber écrit que l'armée de Cromwell « prit fait et cause pour la liberté de conscience » et que « le parlement des "saints" plaide même en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat », ce qui confirme

⁵⁰ Max Weber, *op. cit.*, p. 99.

⁵¹ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 389.

⁵² *Ibid.*, VIII, 388.

⁵³ Max Weber, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁴ *L'Empire knouto-germanique*, 81.

l'opinion de Bakounine selon qui Cromwell fut l'expression la plus pure et la plus complète d'une « profonde révolution à la fois religieuse, libérale et égalitaire »⁵⁵. »

Bakounine avait observé et décrit le phénomène historique qu'est la Réforme comme un facteur important de l'expansion capitaliste de l'Europe, et il a entrevu, dans leurs grandes lignes, les développements qu'en tirera Max Weber cinquante ans plus tard. La concordance entre capitalisme et protestantisme n'était d'ailleurs pas une idée particulièrement originale, puisque le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I^{er}, dans un registre tout à fait pragmatique, considérait les mennonites comme indispensables à l'industrie de son pays, malgré leur refus absolu du service militaire. La Réforme constitua un événement charnière de l'histoire de l'Europe, et les interrogations de Bakounine visent, en particulier, à découvrir ce qui, dans cet événement, a mal tourné en Allemagne.

Partisan de ce qu'on pourrait appeler la recherche multidisciplinaire, Bakounine pense que les comportements collectifs des hommes sont explicables, certes, mais que les interactions sont tellement nombreuses qu'on ne peut saisir l'ensemble des paramètres en jeu : il faudrait, dit-il, « avoir connaissance de toutes les causes, influences, actions et réactions qui déterminent la nature d'une chose »⁵⁶, ce qui est impossible. En cela, il est, là encore, rejoint par Max Weber qui constate « l'énorme enchevêtrement d'influences réciproques entre bases matérielles, formes d'organisation sociales et politiques, teneur spirituelle des époques de Réforme ».

Le libéralisme allemand

La période que va de la Réforme au milieu du XVIII^e siècle se caractérise, en Allemagne, par un grand vide politique et culturel. La Réforme, selon Bakounine, a produit un Etat de type nouveau, « l'Etat proprement allemand »⁵⁷, constitué d'abord de beaucoup de petits Etats autonomes et absolus très mal fédérés entre eux. L'Empire ne réussit jamais à se relever du coup que lui avait porté le protestantisme, et il traîna, après la paix de Westphalie, « une existence de paralytique pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'enfin, anéanti et déclaré dissous par Napoléon I^{er}, il disparut de la scène au commencement de ce siècle ». L'empire d'Autriche, son successeur amoindri, paraît devoir bientôt subir le même sort.

Sous le rapport intellectuel et social également, ce fut un « anéantissement complet » : avant la Réforme, une multitude d'esprits supérieurs ont fait la gloire de l'Allemagne ; Erasme, Reuchlin, Ulrich von Hutten, Zwingle, OEcolampade, Carlostadt, Franz von Sinckingen, Götz von Berlichingen, Thomas Münzer, Jean de Leyde, Albert Dürer, Holbein, « et bien d'autres dont les noms ne me reviennent pas », dit Bakounine. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, rien. Deux noms seulement pour tout le XVII^e siècle : Kepler et Leibniz, « d'ailleurs parfaitement étrangers tous deux à la vie nationale de l'Allemagne ; tellement étrangers qu'ils n'écrivaient pas même en allemand ». Il faut attendre le XVIII^e siècle avec Frédéric II, qui considérait que la langue allemande n'était bonne que pour parler aux chevaux, et Lessing, « le vrai créateur de la littérature allemande », pour voir cesser cette « pénurie désolante d'hommes ».

La seconde moitié du XVIII^e siècle est l'âge d'or de la culture allemande, son vrai titre de gloire, avec l'apparition de « l'admirable littérature ébauchée par

⁵⁵ *Ibid.*, 387.

⁵⁶ Bakounine, *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme*, Stock, p. 116.

⁵⁷ *L'Empire knouto-germanique*, VIII, 384.

Lessing et achevée par Goethe, Schiller, Goethe, Kant, Fichte et Hegel »⁵⁸. Mais c'est Hegel qui est surtout déterminant.

La synthèse de l'ensemble des commentaires que fait Bakounine sur l'œuvre de Hegel⁵⁹ révèle tout d'abord que ce dernier aurait posé les bases d'une démythification de l'absolu en même temps qu'il aurait contribué à la découverte des lois de la pensée humaine. Ensuite, la philosophie hégélienne est ambiguë, c'est-à-dire ni complètement idéaliste, ni complètement matérialiste : « n'atteignant pas le ciel et ne touchant pas la terre, suspendu entre l'un et l'autre⁶⁰. Cette ambiguïté est à l'image même de la société allemande, en retard dans son développement politique, et dont la bourgeoisie formule des revendications qui sont celles des bourgeois français de 1789, mais dans un contexte où l'antagonisme avec le mouvement ouvrier naissant prend le pas sur l'antagonisme avec le régime absolutiste. Aussi, dit Bakounine, les Allemands sont-ils condamnés à faire dans le monde réel le contraire de ce qu'ils adorent dans l'idéal métaphysique⁶¹, ce qui amena, concrètement, la faillite de la révolution de 1848.

La Révolution française sema une véritable panique dans l'Allemagne officielle et suscita l'espoir de ceux qui aspiraient à des réformes politiques. Un mouvement libéral apparaît au début du XIXe siècle, et alors s'engage une épreuve de force entre ceux qui, selon l'expression de Bakounine, veulent germaniser la Prusse et ceux qui veulent prussifier l'Allemagne. En soixante-quinze pages⁶², Bakounine fait le bilan de cette histoire du libéralisme allemand qu'il divise en six parties.

1815 – 1830

En cette première période, caractérisée par la « gallophobie des romantiques tudesques », le libéralisme en Allemagne n'est qu'un rameau d'un mouvement qui se répand en Europe sous la forme d'une lutte contre « la réaction monarchique, aristocratique et cléricale » qui triomphe à la Restauration. Le véritable inspirateur de la réaction étant Metternich, l'Allemagne, comprise dans son sens le plus large, est la « pierre angulaire de la réaction européenne ». La première manifestations de l'esprit libéral allemand est le rassemblement de Wartburg en 1817, lors duquel cinq cents étudiants se réunirent sur la base de revendications que Bakounine juge à la fois extrêmement modérés et absurdes. En 1819 deux événements se produisent : l'assassinat de « l'espion russe Kotzebue » par l'étudiant Sand et la tentative de meurtre perpétrée par un jeune pharmacien sur von Ibell, « un petit dignitaire du petit duché de Nassau ». Ces deux actes sont qualifiés par Bakounine de « foncièrement ineptes ». Une répression impitoyable allait s'ensuivre. Des mesures édictées par la Confédération germanique « tordirent le cou à ces pauvres libéraux allemands ». « On ne leur laissa que la bière », conclut Bakounine.

1830 – 1840

C'est une « période d'imitation ostensible du libéralisme français ». Après onze ans de sommeil, le libéralisme allemand se réveille, non de lui-même, mais sous l'impulsion des journées de Juin à Paris. C'est la fin de la période héroïque de la bourgeoisie. Celle-ci s'affirme partout en Europe, sauf en Allemagne où la noblesse reste prépondérante dans l'administration et dans l'armée. L'une des causes de la désaffection des Allemands envers leurs gouvernements réside dans le refus de ces derniers à unifier l'Allemagne dans un Etat fort.

⁵⁸ *Etatisme et anarchie*, IV, 287.

⁵⁹ L'influence de la philosophie allemande dans la formation intellectuelle de Bakounine et le rôle que celui-ci lui attribue dans la politique allemande sont traités dans la première partie du travail dont l'ouvrage présent constitue la troisième partie.

⁶⁰ *Etatisme et anarchie*, IV, 308.

⁶¹ *Ibid.*, IV, 308.

⁶² *Ibid.*, IV, 287-362.

En 1832 eut lieu à Hambach une nouvelle manifestation, « sinon très violente, du moins extrêmement bruyante » suscitée par « l'impuissance des princes allemands à créer un empire pangermanique ». Derrière cette manifestation, il n'y avait cependant « ni volonté, ni organisation et, dès lors, ni force ». La fête de Hambach fut suivie de l'attentat de Francfort. Soixante-dix étudiants attaquèrent la garde du palais de la Confédération germanique. Cet acte, une fois de plus, est jugé « inepte » par Bakounine.

La même année, les paysans du Palatinat se soulèvent, réclamant pour eux la terre. Cette révolte, dit Bakounine, effraya non seulement les conservateurs mais aussi les libéraux et les démocrates allemands. A la satisfaction générale, la révolte fut réprimée. Une fois de plus la paysannerie est perçue comme l'adversaire principal. Selon Bakounine, les libéraux allemands ne voulaient pas changer la nature de l'Etat mais l'aménager. L'irruption de la paysannerie, dont la puissance avait servi les intérêts de la bourgeoisie française, était perçue en Allemagne comme une entrave à la réalisation du programme excessivement modéré des libéraux.

Après ces événements, la réaction la plus noire s'abattit sur tous les pays allemands. Un silence de mort succéda, qui se prolongea sans interruption jusqu'en 1848. En revanche, observe Bakounine, le mouvement se transposa dans la littérature.

1840 – 1848

C'est la période du libéralisme économique et du radicalisme politique. C'est une période pauvre en événements mais « riche en tendances, écoles, idéaux et concepts qui se développent sous les formes les plus diverses ». Cette période est dominée par « l'esprit fantasque et les écrits incohérents » du roi Frédéric-Guillaume IV qui succéda à son père en 1840. C'est à cette époque que le socialisme pénétra en Allemagne, dont le principal propagandiste, dit Bakounine, fut Karl Marx, « figure centrale de cercles très en vue d'hégéliens progressistes ». C'est aussi l'époque de l'expansion du néo-catholicisme, mouvement grotesque, selon Bakounine, qui sombra en 1848. Mais, surtout, la crise de 1847, qui voua à la famine des dizaines de milliers de tisserands, excita l'intérêt pour les questions sociales : « Tout le monde en Allemagne attendait sinon une révolution sociale, du moins une révolution politique dont on espérait la résurrection et la rénovation de la grande patrie allemande ».

Nous sommes donc maintenant parvenus à la période où Bakounine va intervenir directement dans l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe centrale : il s'agit de la quatrième période de l'histoire du libéralisme allemand, la révolution de 1848⁶³.

« L'aimable chevalier, le vertueux prêtre et l'honnête bourgeois »	__ 1
La guerre des paysans	_____ 9
La Réforme	_____ 18
Le libéralisme allemand	_____ 21

⁶³ La cinquième et la sixième période couvrent l'histoire de l'Allemagne contemporaine de Bakounine, marquée par la soumission du pays à l'influence russe (1849-1858), la défaite du libéralisme devant l'absolutisme prussien (1858-1866), la capitulation définitive du libéralisme (1866-1870) et, après la guerre franco-prussienne, le « triomphe de la servitude », la victoire du prussianisme en Allemagne.